

GAGNON, Nicole et Jean HAMELIN, dir., *L'homme historien*. Edisem Inc., St-Hyacinthe, 1979, Coll. « Méthodes des sciences humaines ». 127 p. \$7.25.

Richard Chabot

Volume 34, Number 2, septembre 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/303864ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/303864ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chabot, R. (1980). Review of [GAGNON, Nicole et Jean HAMELIN, dir., *L'homme historien*. Edisem Inc., St-Hyacinthe, 1979, Coll. « Méthodes des sciences humaines ». 127 p. \$7.25.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 34(2), 278–282. <https://doi.org/10.7202/303864ar>

GAGNON, Nicole et Jean HAMELIN, dir., *L'homme historien*. Edisem Inc., St-Hyacinthe, 1979, Coll. «Méthodes des sciences humaines». 127 p. \$7.25

L'orientation d'ensemble de cet ouvrage réalisé par l'historien Jean Hamelin et la sociologue Nicole Gagnon auquel ont collaboré quelques autres professeurs d'histoire de l'Université Laval a été avant tout dictée par une volonté de réflexion sur la pratique historique. En outre, dans ce livre de format modeste mais d'une rare densité, les auteurs s'efforcent d'étudier l'histoire en tant que connaissance; ceux-ci visent aussi à analyser ses méthodes, ses moyens d'investigation, ses limites et la place qu'elle doit occuper au sein des sciences humaines.

Cet essai dont la forte structure contraste avec l'étroit espace dans lequel il est confiné suscite d'autant plus d'intérêt que les historiens québécois commencent à s'interroger sur la manière d'écrire l'histoire et ses mécanismes d'élaboration. De plus, l'historiographie québécoise vit présentement son âge d'or. Son centre d'intérêt n'est plus comme autrefois axé que sur l'histoire nationale, mais se tourne progressivement vers l'histoire régionale, l'histoire des femmes et de la condition féminine, l'étude des classes sociales aussi bien dans le milieu urbain que rural. Toutes ces études qui apparaissent à première vue partielles, parce qu'elles découpent des secteurs particuliers de la réalité, n'en cherchent pas moins à établir les liens qui les unissent aux autres aspects de l'histoire. Les champs d'investigation s'élargissant, les méthodes, les concepts et les techniques quantitatives se multipliant, force est de reconnaître, toutefois, que les interrogations et les égarements ne se sont pas pour autant estompés. Où s'en va l'histoire? Le petit livre de Jean Hamelin et de Nicole Gagnon cherche à répondre à cette question. Il arrive à point.

Cinq parties, en incluant l'introduction et le bilan provisoire, composent cet ouvrage. Dans l'introduction, les auteurs évoquent les multiples façons dont s'est écrite l'histoire au cours des siècles, de l'Antiquité au Moyen Âge, en passant par la période de l'humanisme classique et le siècle des lumières jusqu'à l'époque du positivisme, de l'histoire-problème de Lucien Febvre et les méthodes toutes récentes de l'histoire quantitative. Une remarque importante est déjà soulevée à la toute fin de cette première partie. Elle fait bien ressortir le cliché trop vite admis d'un progrès linéaire et continu du savoir historique à travers les siècles. Elle lui substitue plutôt l'image d'une progression par ruptures successives.

Le premier chapitre s'ouvre sur une autre réflexion qui tient bien à coeur à l'historien et qui l'implique directement dans un premier effort d'intelligibilité: l'acte de recherche, l'organisation de son travail et de la création scientifique... bref tout ce qui l'associe de près ou de loin à la pratique concrète de son métier. Ici le souci dominant est d'en fixer les paramètres. Au départ, le questionnaire que l'historien jette sur le passé suppose une détermination préalable d'ensembles bien définis. Comment ne pas évoquer les propos de Lucien Febvre: «pas d'architecture, sans projet d'architecte, pas d'histoire sans hypothèse de travail?»... «poser un problème, c'est précisément le commencement et la fin de toute histoire. Pas de problèmes, pas d'histoire» (*Combats pour l'histoire*, p. 22). Dans son travail, l'historien doit d'abord penser par problèmes et travailler par hypothèses. Encore doit-il s'impliquer personnellement dans l'établissement des faits s'il veut les rendre intelligibles. À cette approche purement intuitive et subjective, il viendra y joindre tout un montage conceptuel qui lui permettra de mieux cerner encore toute l'épaisseur du passé. Enfin, l'exposé historique devra être entrepris avec la même rigueur et la même cohérence. Globalement, l'étendue du problème étudié et des hypothèses émises, la richesse de l'information, la qualité de l'effort critique et d'organisation devraient amener l'historien à cerner une certaine intelligibilité du passé.

Mais la démarche historique est beaucoup plus que cela, elle est devenue, grâce à la collaboration des sciences humaines, un dialogue continu entre le concret et l'abstrait, entre le réel et le rationnel. En effet, les sciences humaines, et nous entendons le mot au sens le plus général, ont non seulement conduit l'historien à élargir son champ d'investigation mais aussi ont contribué à enrichir son enquête en lui fournissant un matériel intelligible plus adéquat, susceptible de l'amener à mieux scruter le réel. Dans un long chapitre, où les réflexions de Nicole Gagnon ont laissé largement leurs traces, les auteurs essaient de sonder cette nouvelle voie empruntée par l'historiographie contemporaine. Ici une large place est faite au mode de fabrication de la connaissance historique et à la recherche théorique des sciences humaines qui la nourrit et la transforme. Ceux-ci partent d'abord du postulat que la fabrication de la connaissance en histoire diverge totalement de celle des sciences humaines. Si

l'objectif ultime de la sociologie est l'élaboration d'une théorie, l'objectif final de l'histoire est l'explication d'une réalité particulière limitée dans le temps et dans l'espace. Dans le cas de la démarche historique: «... problèmes, concepts et modèles deviennent des outils et même de simples matériaux au service de la compréhension du fait singulier. Connaissance du fait singulier opérée par une conscience singulière, le savoir historien relève fondamentalement... de cette pensée sauvage réhabilitée par Lévi-Strauss et qu'il qualifie de pensée bricoleuse» (pp. 59-60). Dans cette mesure, celle-ci vise avant tout à passer du confus au complexe; son cheminement devenant laborieux, elle emprunte et construit des grilles d'analyse de plus en plus fines pour mieux cerner l'ensemble d'une réalité. Tout compte fait, la pensée historienne en est une qui bricole.

Partant de cet acquis, les auteurs tentent par la suite: d'«explorer les relations qu'entretient aujourd'hui l'histoire avec les sciences humaines...» (p. 59). L'évocation de cette historiographie toute contemporaine, de son «aspect buissonnant» à travers les multiples chantiers de la rationalité contemporaine, ne nous laisse pas moins perplexe. Sans nier la fécondité de ces façons organisées de penser empruntées par l'historien et l'enrichissement qu'il en a reçu, les auteurs nous mettent en face d'un dur apprentissage lorsqu'il s'agit de les appliquer à la reconstitution d'une situation historique. Quelle popularité ont connu ces dernières années les mots modèle, structure, système, totalité, globalité, sans que l'historien en ait pour autant épuisé toutes les significations à travers une réalité historique donnée. Il est clair que l'histoire contemporaine a eu de la difficulté à concilier le vécu qu'elle scrute et les nombreux champs théoriques qui l'ont alimentée d'une façon plus ou moins satisfaisante. La réflexion théorique a-t-elle ses limites en histoire? Sûrement pas. Mais elle doit être toujours évaluée en fonction du réel, de la réalité historique existante. La démarche historique l'impose. Telle est la dure réalité à laquelle nous confronte ce chapitre.

Le dernier chapitre, si on y inclut le bilan provisoire, constitue une sorte de conclusion en étendant le champ de réflexion sur la fonction de l'histoire et de l'historien. À la suite des nombreuses interrogations soulevées dans les autres parties de l'ouvrage, les auteurs ambitionnent alors de redonner à l'histoire et à l'historien la place qui leur revient de fait. L'histoire est d'abord et avant tout un moyen de comprendre. Ceux qui en réclament davantage en demandent trop: «L'historien n'a pas mission de donner le dernier mot sur l'être... Sa fonction est plus humble. Son métier est d'observer les hommes et de trouver quelles questions ils se posent à chaque génération, pourquoi ils se les posent et quelles réponses ils leur donnent» (p. 103). Ce qui amène les auteurs à s'interroger sur les rapports entre l'histoire et l'idéologie. Ainsi y affirme-t-on que l'histoire n'est pas un discours idéologique mais bien un savoir idéologique. De fait, l'historien à la fois sujet et objet de sa recherche affronte une réalité

qu'il ne peut objectiver complètement. L'exposé historique n'en transcende pas moins lorsqu'il est de qualité: «Un historien fédéraliste et pro-capitaliste peut raconter de façon fascinante pour quiconque la montée du capitalisme dans le Bas-Canada. Tout aussi bien, avec un récit parfaitement différent, l'historien nationaliste ou l'historien marxiste» (p. 114). En somme, c'est souvent son propre système de valeurs et les expériences qu'il a vécues qui l'amènent à choisir un cheminement plutôt qu'un autre. Conscient de cet état de fait auquel il ne peut échapper, l'historien doit éviter d'être un instrument du pouvoir et encore moins d'être à la merci d'une idéologie politique à laquelle il a adhéré. Son récit marqué par sa culture et le milieu social auquel il appartient, se doit de demeurer un simple outil de compréhension des hommes.

Par son importance même, l'ouvrage appelle quand même quelques critiques. En premier lieu, ce que l'on peut regretter c'est une écriture et une présentation parfois arides et abstraites, rendant l'ouvrage difficile d'accès aux apprentis historiens et aux non-initiés. Regrettons aussi l'impression de réflexions sur les mêmes feuilles au recto et au verso, ce qui empêche parfois une consultation facile. Mais sachons reconnaître que la série de témoignages de philosophes, de sociologues, d'anthropologues, d'historiens, que les auteurs nous présentent sont d'une grande richesse. Il faut admettre aussi qu'ils nous ont fourni une information et une réflexion de première importance sur l'historiographie québécoise. Quant au fond, nous aimerions faire une seule remarque. L'introduction aurait mérité, nous semble-t-il, de plus amples développements et manque un peu de densité si on la compare aux autres parties de l'ouvrage. Par exemple, nous regrettons que les auteurs aient négligé d'étudier le caractère social de la fabrication du discours historique. Effectivement, cette dimension prend une place considérable dans l'historiographie actuelle et les auteurs en négligeant de l'aborder se sont trouvés à rétrécir leur champ d'investigation. Mais ce ne sont là, il est vrai, que de simples remarques qui n'enlèvent rien aux qualités d'ensemble de l'ouvrage.

De fait, ce petit livre a le grand mérite d'avoir ramené l'histoire à ses dimensions réelles et d'en avoir fixé ses limites. À ce niveau, il nous engage complètement. Comme les auteurs, nous croyons que l'histoire doit continuer d'analyser les changements et les continuités dans le temps; ce qui implique que le fait historique étudié doit demeurer le fondement de toutes réflexions, les modèles, les concepts, n'étant là que pour servir à une meilleure compréhension du vécu. Voilà ce qui distingue fondamentalement l'histoire des autres disciplines en sciences humaines et le nier, c'est tronquer son propre objet. Comme eux, nous reconnaissons aussi le principe de la relativité de la connaissance historique. Dans ces conditions, c'est à l'avantage de l'histoire de faire ressortir ses cheminements laborieux, voire même ses limites génératrices de promesses pour l'avenir. Marx écrivait le 18 mars 1872 à Maurice LaChâtre: «Il n'y a pas de voie royale pour la Science. Ne l'oublions pas trop! C'est par

de multiples et difficiles sentiers qu'il nous faut cheminer» (A.E.S.C., 1960, p. 523). Avec une problématique fort différente, Febvre renchérisait plusieurs années plus tard: «Être historien, disait-il, c'est... se jeter avec enthousiasme dans un chemin plein de promesses — et puis s'apercevoir qu'il ne mène pas où l'on voudrait aller. Tant pis, on recommence» (*Combats pour l'histoire*, p. 428). Il n'est pas facile d'être historien. Il est encore plus difficile de le rester.

Voici donc, avec cet ouvrage, la publication d'une recherche substantielle sur la réflexion de l'histoire à verser aux rares dossiers sur la pratique historique. Tous les historiens et ceux qui souhaitent le devenir auront avantage à le lire et devront le méditer. Il est à souhaiter que le grand public les imite.

*Département d'histoire
Université du Québec à Montréal*

RICHARD CHABOT